

COLLEGE DE RHINAU  
31 RUE DE LA CHASSE  
67860 RHINAU  
TEL. : 03 88 74 61 77

PROFESSEUR RESPONSABLE : EVE LUTTENAUER  
(PROFESSEUR DOCUMENTALISTE)

## *Il ne faut pas les oublier*

---

Il s sont morts pour que nous vivions

**Alexandre STURM 3°C**  
**12/05/2013**



Parfois la réalité dépasse la fiction... ainsi en est-il de l'histoire du soldat Peter lors de la Première guerre mondiale. Ce texte, bien que fiction, est basé sur des faits réels.

24 décembre 1915

A l'hôtel Dieu

Paris

Ma très chère famille,

*Voilà bien longtemps que je ne t'ai donné de mes nouvelles. Cette lettre est écrite depuis ma chambre d'hôpital ou j'ai été rapatrié, soigné, choyé. Quelle tendresse déploient toutes ces infirmières ! Elles ne sauraient néanmoins me faire oublier ton visage angélique, tes yeux d'opales, ton teint d'albâtre, ta voix cristalline, tes cheveux soyeux. Toute cette beauté, j'ai pourtant cru ne jamais la revoir. J'ai en effet été percuté par un éclat de ces foutues marmites allemandes qui nous écrasent sous le bruit discordant. La faucheuse a failli emporter ma vie mais pour se consoler, elle a emporté le lobe de mon oreille gauche.*

*La guerre est horrible. Tu ne me croirais pas si je te racontais toutes ces horreurs. Chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, je ressens le besoin d'être avec toi plutôt que de voir les beaux paysages ravagés par la folie meurtrière des hommes. Il est loin le temps où je me suis engagé dans l'armée pour sauver notre « bien aimée » patrie. Depuis que je suis là, je ne crois plus en rien. Dieu me pardonne, mais la folie des hommes m'a rendu presque sauvage. Devant la réalité des combats, je vois que les pancartes « Engagez-vous » ne sont qu'un tissu de mensonges, car dans cette guerre nous ne sommes plus qu'une troupe d'animaux enragés lors de l'assaut, les survivants épars des fantômes, des spectres sans âmes incapables de ressentir une émotion lors des courtes pauses dont nous pouvons profiter.*

*Je regrette de ne pas pouvoir passer Noël avec toi, avec vous,*

*J'espère que Paul n'embête plus sa sœur,*

*Je t'aime et vous me manquez,*

*Soldat Peter*

Je n'ose pas leur écrire que je retourne en première ligne. Je glisse ma lettre dans le bac du courrier de l'hôpital.

Je me recouche. Demain, nous retournons sur le front...

... [Deux jours plus tard]...

Je plisse les yeux,

Je récapitule, nous sommes le 26 décembre 1915, il est 18 heures, un léger brouillard se lève devant nous, pendant que nous marchons vers un village qui avait été délaissé par les boches. Nous savions que nos pas nous rapprochaient de la prochaine ligne de front. Personne ne disait mot. Nous pensions tous à nos foyers. Mais, inexorablement, chaque pas nous rapprochait des tranchées, des baïonnettes, des balles, des obus et de notre mort.

Lorsque nous sommes arrivés dans ce village je fus pris de nausée. Mon camarade Jordi vomit à la vue des corps ravagés de pauvres gens gisant devant leurs maisons détruites. Partout où je tournais mes yeux, je voyais des corps déchiquetés, les bêtes éventrées, les enfants sans vie délaissés sur ce qui avait dû être leur terrain de jeux. Mais ce qui me fit dresser les cheveux sur la tête, ce qui s'infiltrait en moi au point de me nouer les entrailles, de me faire trembler de peur, fut cette horrible odeur âcre, cette odeur de pourriture qui s'insinuait partout..... Je fermai les yeux car la fumée des incendies, de la poudre et de la poussière nous aveuglait.

Le capitaine Lionel, nous fit mettre en ligne devant l'entrée des enfers. Je pus observer les soldats que nous allions relever. Je ne vis que cinq hommes, recouverts de boue et de crasse, quinze si je comptais ceux qui étaient allongés sur des brancards, ayant seulement la force de partir le plus loin possible de cette barbarie. Je me surpris à espérer pouvoir être comme eux, pouvoir avoir ce ticket, cette blessure qui me permettrait de rentrer et rejoindre ma famille.

Dès que le dernier de ce lamentable groupe de spectres fut passé, je dus m'aventurer dans l'escalier qui me mènerait au pays des morts. J'étais un Orphée moderne s'aventurant dans les méandres du royaume d'Hadès. Les deux dernières lignes furent traversées sans trouver rien que des animaux apeurés abrités dans leurs gourbis. J'aurais voulu m'arrêter, rester ici, me joindre aux troupeaux. Ne pas être obligé de monter à l'assaut. Mais notre destination était la ligne de front, qui avançait sinueuse comme le Styx. Arrivée dans cette ligne, tranchée morbide. Je demandai à notre capitaine l'entrée de notre kasbah. A peine à l'abri, la pluie sèche des marmites s'abattit sur nous et me fit sursauter. C'était la première fois depuis que j'avais reçu un éclat que je réentendais ce martellement. Mais dès que ce fut fini, je mis ma baïonnette, pris mes munitions et sortis pour l'assaut. Je regardai sur les côtés, mes camarades m'imitèrent. Puis vint le silence pesant sur nous...

Pour certains, et peut-être pour moi aussi, ce sera l'assaut final avant de rejoindre nos camarades tombés plus tôt.

Mais sans prévenir vient le coup de sifflet.

Je grimpe sur l'échelle en face de moi et me mets à courir dans le no-man-land. Rien, je ne vois rien. Le brouillard englobe tout. Ne pouvant reculer, je crie, je hurle, je gueule ma colère, ma haine de cette barbarie. Je commence à courir, les balles me griffent de tous les côtés, les trous surgissent comme pour m'inciter à rejoindre les autres cadavres...

... [Deux mois plus tard. Le soldat Peter se trouve à Verdun]...

Mardi 27 février 1916

Dans les tranchées près de la Côte 304

Verdun

Bonjour ma chère famille

*Je vous remercie pour le colis que vous m'avez envoyé. Ici, sur le front, lorsqu'un soldat reçoit un colis, c'est aussi beau qu'à Noël. L'heureux élu a les larmes aux yeux. Car, dans cet enfer, les colis remplis d'amour que nous envoient nos familles sont de précieux trésors qui nous remplissent de joie.*

*Lorsque j'ai reçu votre colis, je l'ai tout de suite déballé. Merci encore pour ces très bons chocolats et ces merveilleuses petites sucreries qui me rappellent celles que nous nous achetions avant le début de cette horrible et incessante guerre. J'ai rejoint mes camarades de tranchée. « La Mouche » et « Jordi » m'attendaient à l'entrée de notre gourbi. Je venais de pénétrer à l'intérieur de notre kasbah lorsque les marmites commencèrent à tomber. Elles crépitaient autour de nous telle la grêle lors des giboulées de mars sur les fenêtres de notre belle petite maison de la Creuse. Je repense avec nostalgie à ce temps béni où la paix régnait en France. Le seul souci d'alors était de vivre selon les saisons. Maintenant, je suis là, loin de vous, sous le feu de l'ennemi....et votre seul souvenir me fait monter les larmes aux yeux...*

Je repensais à ces précieux moments, lorsque le colonel de notre régiment entra dans notre gourbi.

Je pose ma plume, je range ma lettre dans mes affaires, en espérant la continuer plus tard, si je suis encore de ce monde.

Le colonel nous demande de nous préparer car après que les obus auront terminé de nous tomber dessus, les boches monteront à l'assaut. J'ai donc pris mon fusil et je me suis mis devant une bute de notre tranchée.

Puis, comme hypnotisé, la fièvre s'empare de moi, cette fièvre qui précède le combat, celle qui nous empêche de nous souvenir exactement de ce qui s'est passé, celle qui fait de nous des bêtes.

Le coup de sifflet. L'assaut,

J'ai peur, réellement peur. C'est ma première semaine à Verdun, dans cette galère qui dure depuis longtemps, très longtemps, trop longtemps. En une semaine, j'ai pu voir plus d'horreur que ce que j'ai vu en toute une vie. Les soldats qui ressemblent à des fantômes, les amis gisant à quelque pas, les mourants gémissant des jours, tout.

Je crois que je me trouve sur le pire théâtre de cette foutue guerre.

J'entends leurs cris, d'un instant à l'autre, ils vont apparaître, j'ai vraiment peur. Pour l'instant, le no-man's land est vide. Combien de temps avant l'assaut ? Combien de temps avant de se jeter dans la bataille ? Combien de temps avant le corps à corps avec l'ennemi ?...

Mais est-ce vraiment un ennemi ? Je ne sais pas, je ne sais plus. Tout ce que je sais, c'est qu'au moment de l'assaut, nous sommes tous des bêtes. De vulgaires fourmis dans cette guerre qui nous dépasse. L'odeur âcre de la poudre flotte dans l'air. La transpiration, le stress et la peur se propagent à travers les tranchées.

Le silence pesant s'installe... Un silence de mort....

Mais d'un coup, un, deux, trois, puis une série de leurs obus percutent la colline dans un sifflement de bouilloire. Enfin, les voilà, ils tirent leurs balles comme une pluie de grêle qui s'abat sur nos têtes. Mais je n'ai pas le temps de riposter. Je veux remettre ma tête droite, dans un effort surhumain, ma tête commande de bouger mes membres. Je soulève doucement mes mains mais je n'ai plus rien. Mes jambes ne me répondent plus...

Je m'effondre. Un de leurs obus vient de tomber derrière moi. Je n'entends plus rien, je ne vois plus rien, je ne sens plus rien... Je me sens osciller, comme aspiré dans ce trou noir, je perds conscience.

Et dans un dernier éclair, l'image souriante de ma famille m'apparaît, je ferme les yeux. J'esquisse un sourire...

Et la douleur fuse, je hurle, je crie, je gémis, je pleure, je n'en peux plus. Et dans mon dernier rôle, je quitte cette tranchée où mon corps ne sera jamais retrouvé, je quitte ce champ de bataille, je quitte cette guerre, je quitte ce monde en guerre.

Mon seul regret est de ne pas voir mes enfants grandir...

306 000 soldats, qu'ils soient allemands ou français, finirent comme moi, à Verdun...

Pour conclure mon récit, je souhaiterais dire que les véritables héros de cette guerre ne sont pas les généraux, les politiques ou les survivants. Les véritables héros sont ceux qui se sont battus, et ont donné leur vie pour que, aujourd'hui, nous puissions vivre dans un monde libre et en paix ....